

jeûner et connurent un peu les privations des Trappistes.

Il est étonnant de voir comment les Canadiens purent survivre à tant de malheurs.

Cependant, de nouvelles paroisses continuèrent à se former sur les bords de l'Ottawa, du St. Laurent et du lac Champlain.

Les habitants défrichaient des terres où ils s'étaient battus la veille et quand ils avaient réussi à se grouper une vingtaine, ils élevaient une modeste chapelle où les missionnaires venaient à des époques marquées leur apporter les consolations de la religion et leur donner en même temps des nouvelles de la France.

Grâce à la constance de ces hardis pionniers, le nombre des paroisses s'était augmenté d'une manière extraordinaire.

C'est ainsi que lors de la cession du pays, nous comptions cent-dix paroisses rurales et près d'un million d'arpents de terre exploitable.

La Conquête, malgré les malheurs dont elle nous frappa, fut loin d'être défavorable à l'agriculture.

Les cultivateurs se livrèrent tout entiers à leurs travaux. S'élevait-il des différends entr'eux, ils les référaient à leur curé ou aux officiers de milice dont ils acceptaient avec confiance la juridiction. Les procès en étaient moins longs, et surtout moins dispendieux. Cet usage ne s'est point perpétué jusqu'à nos jours.

Comme l'on pourrait m'accuser de manquer de conviction, comme membre du barreau, je laisserai à d'autres d'inviter les cultivateurs à faire revivre cet âge où justice sommaire et sans frais se faisait au presbytère ou près du mai du Capitaine de la paroisse.

L'agriculture se ressentit vivement des bienfaits d'un gouvernement représentatif.

La Chambre adopta, en 1795, certaines lois qui favorisèrent le défrichement des terres, tel que la loi sur les chemins municipaux, certains amendements à la tenure Seigneuriale, et vota quelques milliers de louis pour venir en aide aux colons.

Lord Aylmer ne trouva pas un moyen plus efficace pour anglifier le pays que de diriger l'immigration anglaise dans la Province de Québec.

Envoyez-moi, écrivait-il en Angle-

terre, 500,000 émigrés qui désirent s'établir dans les cantons de l'Est ou sur l'Ottawa et c'en est fait du nom Français en Canada.

Lord Aylmer avait raison. Mais la Providence avait ses vues sur nous et ne permit pas que ce projet eut son exécution.

Sous Lord Metcalfe, deux actes furent passés pour former des associations agricoles subventionnées par le gouvernement. C'est de là que sont nées les sociétés d'agriculture établies aujourd'hui dans tous les comtés de la Province.

Quelque temps après l'Union, les Canadiens émerveillés des récits fabuleux que quelques aventuriers heureux faisaient des mines d'or de la Californie, se mirent à émigrer et à désertir leurs terres. Le clergé éleva la voix. Mr. O'Reilly, dans un de ses écrits publié en 1848, disait pour engager nos compatriotes à rester au pays :

"Faisons en sorte de conserver aux Franco-Canadiens, ce qui reste encore de terres non achetées dans le domaine de la couronne.

"Que toutes ces terres soient à vous, Canadiens-Français. Alors seulement vous aurez fait un premier pas dans la route qui vous puisse assurer cette nationalité qui vous doit être si chère."

Malgré ces appels pressants, souvent répétés depuis, le mal n'est pas encore guéri. Qui sait si la Providence n'a pas ses vues en disséminant ainsi les Canadiens aux Etats-Unis ? Ils ont su y conserver leur religion et sont demeurés Français de cœur comme nous.

Ils nous l'ont prouvé le 24 Juin 1874 lorsqu'ils sont venus par milliers se joindre à nous pour fêter à Montréal la St. Jean-Baptiste, et ils nous prouvent encore, le 24 Juin de chaque année, qu'ils sont fiers d'être Canadiens.

Si, au lieu de disséminer nos forces, nous les eussions concentré dans le pays, les cultivateurs Canadiens seraient aujourd'hui en majorité jusqu'à Toronto. Qu'on s'imagine un demi million de Canadiens de plus en Canada et il sera facile d'en conclure de combien notre influence serait augmentée dans la Confédération Canadienne.

Quoiqu'il en soit, il est consolant de constater que les cultivateurs Canadiens remontent toujours le fleuve, en s'emparant des terres, et qu'à Ottawa